

Naam van de auteur : Roxane van Iperen

Titel van het boek : *'t Hooge Nest* Lebowski Publishers, Amsterdam , 2018

Fragment : blz 277 t/m 285 (midden)

Naam : Micheline Goche

Adres : avenue Adolphe Lacomblé, 33/22  
1030 Brussel  
België.

Roxane van Iperen traduction d'un fragment de *"'t Hooge Nest"*

Fietje regarde ses trois enfants avec insistance, pèse chacun de ses mots, mais son visage reste doux. Les rides se sont creusées entre son nez et ses joues.

"Et n'oubliez pas que ceci passera, comme le reste." Sa main s'agrippe à celle de Joseph. Ensuite, elle se tourne vers ses filles.

"Janny, Lientje, essayez de rester ensemble ! Ne vous faites pas de soucis pour papa et moi, nous nous en sortirons tous les deux."

Les sourcils levés, elle se tourne vers Joseph qui opine d'un signe de tête. Puis il regarde alternativement l'une et l'autre de ses filles, et, dans ce regard, celles-ci aperçoivent une soudaine détermination, révélant furtivement l'image de l'homme qui leur manque depuis quelque temps.

Fietje poursuit : "Jaap s'en sortira. Il est jeune et fort et il a assez d'endurance pour nous tous."

En disant ces mots, elle tente d'esquisser un sourire à l'adresse de son fils cadet, appuyé contre un lit de camp, les bras croisés. Mais le visage de Japie reste impassible, il est incapable, même pour la forme, de répondre à sa mère. Bien sûr, il s'en sortira, mais il se fait de gros soucis pour ses soeurs et ses parents. Et puis, comme il n'y a plus de mots, ils se lèvent et se serrent les uns contre les autres. Ils savent que demain, il y aura un énorme chaos quand plus de mille personnes seront entassées dans le train et qu'on n'aura pas l'occasion de se dire quoi que ce soit – même pas au revoir.

*3 septembre 1944*

Dimanche matin. Il fait encore un peu sombre dehors, mais, quand les agents du service d'ordre déferlent en hurlant dans les baraquements, personne ne s'éveille en sursaut. Ils sont tous prêts pour le voyage, avec cinq pantalons superposés, deux pulls, un poudrier caché dans un soutien-gorge, un bâton de rouge à lèvres dans une chaussure. Photos et lettres d'êtres chers cousus dans une poche. Certains se laissent glisser des lits supérieurs, les malades et les vieux se déplacent difficilement, les enfants, fatigués, se frottent les yeux. Les pères et les mères saisissent les poignets de leurs enfants, les extrémités de leurs doigts sont toutes blanches avant même qu'ils ne sortent de la baraque. On rassemble quelques effets personnels et on se hâte de sortir, sous la poussée brutale des agents de l'ordre.

"Avancer !"

"On se dépêche !"

"Ne pas emmener trop !"

Des baraques, le flot se dirige vers la voie. De l'autre côté du camp, ils voient s'approcher des centaines de personnes. Même le commandant Albert Gemmeker est présent à cette heure

matinale, seules ses bottes cirées brillent dans le décor. Placé un peu à l'écart, accompagné de ses SS et de quelques grands chiens, détendu, il observe la scène de son oeil de faucon, en plaisantant, sans perdre de vue le sérieux de la tâche qui l'attend. Janny et Lien se cramponnent l'une à l'autre et à leur famille, elles essaient de trouver, entre les têtes, les connaissances qui ont annoncé qu'elles tenteraient de sauter d'un wagon en route, avec l'espoir qu'elles-mêmes puissent les suivre. Mais des noms sont appelés et tout est fichu. Des gens vont à contre-courant, des membres de famille s'appellent. Un dernier contact, puis les routes se séparent : Janny et Lien d'un côté, Joseph et Fietje de l'autre. Jaap disparaît dans la masse humaine, ce qu'ils voient de lui en dernier lieu est l'éternelle expression d'étonnement de ses sourcils en arches de pont.

Voilà le train. Il ne s'agit pas de wagons pour passagers avec banquettes, couloirs et fenêtres, comme dans celui qui a amené Janny d'Amsterdam Central à Westerbork, mais de lourds wagons à bestiaux en bois, minibaraquements sur roues, fermés jusqu'au toit – il n'y a aucun orifice d'aération visible. Des wagons parvient une odeur pénétrante. Acide, cela pique au nez. Leur alignement semble infini. Les gens s'agglutinent devant la voie, se poussent, se bousculent, mais Gemmeker et ses hommes contemplent avec satisfaction la sélection lente mais sûre, une à une, de chaque personne, qui disparaît ensuite dans le train. Les soeurs perdent leurs parents de vue, tout ce qu'elles peuvent encore distinguer c'est qu'ils sont entraînés, avec le vieux couple Teixeira de Mattos, dans la direction d'un wagon. Elles espèrent que Jaap est avec eux.

Des dizaines de personnes par wagon, soixante, soixante-dix, quatre-vingts, les bagages entassés avec eux, jusqu'à ce que le réduit soit plein et que des orteils et des nez dépassent le bord. Ceux qui sont à l'avant se méfient, ils ne sont qu'à un mètre au-dessus du sol qui, bientôt, glissera sous leurs pieds. Puis la porte se ferme, tout contre leurs visages, et le camp et la lumière du soleil ont disparu. Une barre de fer tourne de 180 degrés et la porte est verrouillée, le nombre d'occupants est inscrit à la craie sur la paroi extérieure. Au wagon suivant.

Les gens se tendent la main, grimpent, Lien et Janny se tiennent à l'aide d'un morceau de tissu, elles ont peur d'être séparées au dernier moment. Mais elles sont toujours l'une près de l'autre, probablement parce qu'elles ont été qualifiées, toutes deux, de prisonniers politiques, *Häftlinge*. Elles sont à l'intérieur, pressées entre les corps étrangers, chacun essaie de se glisser et de s'installer, des enfants disparaissent entre les jambes de leurs mères, des petits vieux essaient, en vain, de trouver un appui, des hommes dans la force de l'âge sont plaqués les uns contre les autres comme du chewing-gum et le tout est maintenu par quatre parois de bois compactes qui ne cèdent pas d'un centimètre. Quelques fines lamelles obliques, dans le haut, laissent passer un soupçon d'air, mais l'oppression est déjà sensible alors que la porte est encore ouverte. Il y a aussi un tonneau vide et un seau d'eau.

"Mains ! Pieds !" crie un gardien et le premier rang essaie de reculer encore d'un millimètre.

La porte se ferme.

L'obscurité est totale dans le wagon, c'est comme s'ils avaient été enterrés vivants. Partout autour des soeurs, on respire, on pleure, des enfants paniquent parce qu'ils n'y voient plus rien, quelqu'un se tient sur un pied, dans le coin, on entend une toux chronique qui déjà tape sur les nerfs. Lien a peur, sa cage thoracique se soulève et s'abaisse fortement et, quand elle essaie de changer de position, elle remarque que même ses pieds sont coincés par ceux d'une autre personne. Un son aigu s'échappe de sa bouche et elle se met à haleter fortement, mais Janny lui pince la main, si maladroitement à la séparation entre le pouce et l'index qu'elle lui fait mal.

"Reste à ta place, ne bouge pas. Calme-toi.", chuchote-t-elle à sa soeur jusqu'à ce que son attention soit détournée et que Lien retire sa main.

Des cris dehors, des pas lourds le long des wagons, quelques Allemands plaisantent. Le bruit diminue, le silence envahit peu à peu l'espace, à l'intérieur également. Ils attendent, cela semble une éternité. Soudain, un choc secoue le wagon et un cri comme sorti d'une seule bouche retentit quand ils manquent de tomber comme des dominos, mais les parois les maintiennent debout, et le train s'ébranle. Les bielles commencent lentement leur mouvement de rotation, même les enfants sont calmes maintenant. Un ressaut, un autre, de plus en plus vite jusqu'à ce que les roues franchissent les jointures des rails à une cadence régulière. Tandis que le soleil monte dans le ciel au-dessus du camp de Westerbork, le train, chargé d'une masse de 1019 personnes, disparaît lentement à l'horizon.

Bien que Janny et Lien essaient de se faire de plus en plus petites, le contenu du train semble s'amplifier. Quelques personnes tentent de s'asseoir sur leur sac ou sur le sol, mais la plupart sont obligées de rester debout. Chaque centimètre encore vide au moment du départ a été occupé et le peu d'oxygène qui entrait par les interstices semble capté par des bouches de plus en plus nombreuses. Et ils viennent à peine de se mettre en route - une heure, deux ? Quelques vieillards pleurent doucement, que personne ne sait comment consoler, les mères s'adressent à leurs enfants. "Cesse de pleurer", "ne gigote pas comme ça", "tu ne peux pas faire pipi maintenant". Quelqu'un vomit. La puanteur est incommodante, mais on s'y fait.

Le train ralentit. Janny et Lien se pincent l'une l'autre, essaient de croiser leurs regards, mais il fait trop sombre. Après quelques secousses, le train s'arrête. Dans le wagon, tous sont pétrifiés, chacun retient son souffle. Déjà arrivés ? Est-ce bon signe ? Dehors, il y a du bruit, des cris en allemand, les mêmes pas lourds qui vont et viennent, comme si le train n'avait jamais quitté Westerbork. On tripote à la porte, le fer grince et soudain, la lumière vive du soleil. Ils ferment les yeux et ouvrent la bouche. Des goulées d'air frais emplissent le wagon, ils l'aspirent, engloutissent l'oxygène comme si c'était de l'eau. Le temps est frais pour la saison, quinze degrés environ, il leur semble que leurs muscles et leurs os ramollis se raffermissent lentement dans leur corps.

La délivrance est de courte durée : de côté, arrivent des gardes, qui poussent des gens devant eux, des visages rencontrés dans le camp. Ceux-ci s'arrêtent devant leur wagon ouvert et des ordres hurlés leur signifient d'y grimper. Pas question de tergiverser, c'est mal vu ; on ronchonne en son for intérieur, mais il faut y aller. Les occupants reculent de quelques centimètres, la moitié d'un empan, les arrivants se tirent vers le haut en s'accrochant à des bras tendus et, dès qu'ils sont à l'intérieur, leurs visages tout contre les visages de ceux qui étaient à l'avant, on ferme la porte derrière leur dos. Que s'est-il passé ? Les nouveaux venus racontent.

Dans l'un des wagons arrière, il y a eu une tentative d'évasion. Quelques-uns l'ont réussie : ils ont sauté du train en marche par une ouverture pratiquée dans la face avant du wagon. L'un d'eux avait subtilisé un petit couteau à pain et, tour à tour, ils avaient fait crisser l'outil jusqu'à ce qu'une encoche apparaisse dans la paroi de bois qui donnait sur la jonction des deux wagons. Ensuite, une autre entaille pour réaliser une trappe juste assez grande pour faire passer une personne. Le premier sortit ses pieds, prit appui sur les tampons d'acier de séparation des deux wagons, tandis que les traverses de la voie défilaient sous lui à une vitesse vertigineuse. Sans hésiter, il plongea tel un nageur dans l'ouverture et disparut sous le train. Le suivant, une fois dehors, resta debout sur les tampons, les jambes tremblantes, jusqu'à ce que quelqu'un lui siffle de sauter : d'autres attendaient. Il sauta. Personne ne sut s'il avait été happé ou non par les roues. Puis une femme. Elle sortit ses pieds par le trou, glissa sur les fesses vers l'extérieur et se retrouva assise sur les tampons froids et lisses. Le vent fouettait le long des wagons, le paysage défilait et elle restait là, les yeux écarquillés. Alors qu'on ne s'y attendait plus, elle se laissa tomber sur le dos sous le train. Donc, six ou sept personnes en tout s'étaient échappées de ce wagon à bestiaux – étaient-elles mortes ou vivantes, ils ne pouvaient pas le dire – avant que les Allemands aient vent de quelque chose et fassent arrêter le train. Les occupants en furent sortis brutalement et, le wagon troué ayant été détaché, ils furent répartis dans les autres.

Tandis que les roues se remettent en mouvement, l'un des nouveaux venus dit que l'évasion et l'arrêt du train ont dû se passer près de Zwolle – il le tenait de quelqu'un qui connaît les environs. Les discussions relatives à leur destination reprennent de plus belle. Ils devaient pourtant aller vers l'ouest ? Pourquoi alors ont-ils roulé en direction de Zwolle ? Janny écoute sans rien dire. Elle sait que les trains qui partent de Westerbork doivent d'abord se raccorder à la ligne Assen-Zwolle, où commence le trajet vers la Pologne. Pourtant, elle ne croit pas qu'ils aillent jusqu'à Auschwitz, ni même jusqu'à Wolfenbüttel ; l'Armée rouge doit bien être déjà près de Berlin ? Non, ils n'iront pas très loin.

Au fil des heures ; ils sont tous comme suspendus les uns contre les autres dans le wagon bondé qui file sur les rails. Au début, chacun essaie de tenir compte de ceux qui sont le plus près de lui. Si un voisin veut s'asseoir, on se lève, et si un enfant se faufile entre les jambes pour rejoindre sa

grande soeur en franchissant plusieurs corps, chacun fait ce qu'il peut pour le laisser passer. Si quelqu'un fait un malaise par manque d'air, on lui en fait happer un peu sous les lamelles d'acier et si, par malchance, on cogne ou heurte du pied un autre, on dit "sorry". Mais le savoir-vivre se limite aux strictes circonstances et, bien vite, les politesses font place à l'instinct de conservation. Janny et Lien ne se lâchent pas une seconde, formant ainsi un tampon contre l'hostilité grandissante de cet espace confiné. A mesure que le jour avance, certaines personnes s'écroulent d'épuisement, ce qui dérange quelqu'un d'autre, qui se met à crier. Ceux qui ont trouvé une petite place sur le sol ou, mieux encore, sur quelques fétus de paille, sont coincés, heurtés ou reçoivent un coup de genou dans le visage. Si un enfant se calme, un autre se remet à pleurer, et l'ambiance se détériore ainsi petit à petit. Alors qu'au début, ils étaient encore tous logés à la même enseigne, la plupart d'entre eux se sentent très vite si mal qu'il n'ont plus qu'un seul but en tête : sortir vivant de ce galetas, bon gré mal gré.

Il y a un tonneau de bois de la taille d'un seau dans lequel ils peuvent faire leurs besoins, mais, à part les enfants, personne ne l'utilise pendant ces premières heures. Quand le soir tombe et que le train ne donne aucun signe de ralentissement, les adultes cèdent aussi, un à un, à la pression de leur vessie. Coincés entre des étrangers, ils prennent place sur le seau, abandonnant le peu de dignité qui leur reste encore. Le tonneau est près de déborder et l'air qui plane entre les têtes est devenu si lourd et pénétrant qu'ils en sentent le goût sur la langue.

Quand vient la nuit, ils perdent le peu de sens des réalités qu'ils avaient encore, la tête engloutie sous une marée noire. Il n'y a rien d'autre à faire que s'y abandonner, et lentement, le silence envahit le wagon. Janny et Lien ont trouvé le moyen de sommeiller quelque peu. Elles sont debout, dos contre dos, et tentent ainsi de se tenir l'une l'autre en équilibre au centimètre près. Seule, la sensation de leurs corps appuyés l'un contre l'autre, comme autrefois quand elles étaient au lit, chez elles à Amsterdam, les tient encore debout, au propre comme au figuré.

*4 septembre 1944*

Une secousse, les roues glissent un peu, une autre secousse, le train s'immobilise. Les corps se déplacent sous les cahots du wagon, et non plus de leur propre volonté. Plus aucun bruit, plus aucun gémissement, les dernières vingt-quatre heures les ont tous éreintés. Le verrou se soulève, la porte s'ouvre. Le soleil matinal. Personne ne réagit, ils restent assis, couchés ou debout, le regard perdu dans le vague, les yeux mi-clos.

"Sortez !"

Aucune réaction.

"Dalli, dalli ! Vite !"

Ils se mettent en mouvement, une vingtaine de prisonniers ont le droit de marcher jusqu'à

une plate-forme pour vider les tonneaux d'urine et remplir les seaux d'eau. Retour au wagon, fermeture de la porte, verrouillage. L'obscurité est à nouveau totale et l'odeur est restée la même, comme s'il ne s'était rien passé. Le train se met en mouvement, démarre et, en un rien de temps, le heurt régulier des jointures des rails résonne à nouveau sous leurs pieds.

Janny a découvert qu'en plus des fentes obliques d'aération percées dans le haut du wagon, il y a aussi, dans la paroi, deux treillis, recouverts d'une gaze épaisse, qui laissent passer un peu d'air. Pas à pas, Lien et elle essaient de s'approcher de ces grillages, le visage tourné vers le plafond, comme pour prendre un acompte sur l'air frais. Un mouvement s'ébauche parmi les corps entassés : près des treillis, il y a de l'oxygène certes, mais y accéder n'est pas facile. Lien libère un centimètre pour Janny, Janny libère un centimètre pour Lien , ainsi progressent-elles.

Il y a un troisième petit trou près du verrou de la porte. Il permet de regarder à l'extérieur, avec un peu de chance, votre tour arrive. Quand Janny peut enfin appuyer sa joue contre le bois et voir le monde, elle expire longuement et imprime dans sa mémoire chaque image, chaque couleur et chaque son de l'extérieur. Le paysage défile, mais il est merveilleux. Il n'y a aucun nuage dans le ciel dont le bleu vif contraste avec l'ocre des champs de blé. Quelqu'un essaie de la repousser, mais elle résiste. Devant son oeil unique, tout est si ensoleillé, si coloré et si paisible que, pendant quelques secondes, elle oublie que le reste de son corps se trouve dans une situation sans issue. Puis on la bouscule, son moment est passé.

Les soeurs tentent de compter les heures, mais leurs cerveaux s'y refusent. Elles sont coincées entre les gens au milieu du wagon, et toute notion de temps et d'espace a disparu, en même temps que la perception de leurs membres. Il leur reste encore un petit morceau de vieux pain mais elles sont si épuisées et la puanteur est devenue si répugnante qu'elles ne peuvent avaler la moindre miette. Autour d'elles, les gens divaguent, les enfants se plaignent doucement, les aiguillages gémissent et le fer grince, jusqu'à ce que sons et environnement se confondent en une autre interminable nuit.



